

naître. La présence de cette femme avec laquelle il vous a fait souper vous expliquent, comme un luxe banal à l'usage de la première venue, les meubles et les vêtements que vous aviez remarqué à San-Francisco. Il vous avait avoué avec bonhomie, dans une ivresse feinte, qu'il était presque un écumeur de mer. De l'obscur réduit où j'étais enfermée, je devinais les doutes qui vous prenaient ; je vous savais à bord, je vous voyais en quelque sorte. Je n'ignorais pas ce dont il était capable, avec quel art il avait ourdi sa trame. Quand j'ai senti que vous vous éloigniez ma voix s'est frayé un passage malgré le bâillon, — car j'étais bâillonnée, Armand ! — Quel effroyable cri j'ai poussé ! il a dû retentir dans votre cœur. Mais je n'ai pu en pousser un second. J'étais à demi-morte. La nuit venue, il me conduisait à terre et me faisait garder à vue. Toutefois l'espérance ne m'abandonna pas. Il me semblait que l'heure de la vengeance approchait, et que, tant que nous n'aurions pas quitté la rade, je pouvais être délivrée. Je me remis à prier Dieu.

« De quelle façon il m'a exaucée ! Au moment suprême, au milieu de la nuit, quand mon bourreau me tirait de ma retraite pour me reconduire à bord, je vous ai aperçu de loin : vous étiez assis, la tête dans vos mains. A la lueur de la lune votre silhouette se découpait sur le bleu foncé du ciel. Je craignais de me tromper. Je retenais mon souffle ; je croyais à quelque illusion de mes sens. Mais déjà tout mon être volait vers vous. De votre côté, vous regardiez la voiture ; vous aviez relevé la tête. Ah ! que vous m'avez paru grand quand vous vous êtes dressé debout sur votre rocher ! Lorsque j'ai compris que c'était réellement vous, en reconnaissant vos traits que j'avais tant aimés, j'ai eu pendant quelques secondes un ineffable bonheur, rapide comme un éclair, mais éblouissant comme lui. Je me suis précipitée ; j'ai étendu les bras ; j'ai crié votre nom. Alors, j'ai senti la main lourde de mon oppresseur tomber sur moi, et je me suis évanouie... »

« Il n'avait rien négligé. Il avait pensé que vous l'attaqueriez au moment de son départ. Aussi, est-ce par une circonstance qu'il avait préparée qu'un bâtiment s'est jeté sur votre goélette à l'instant où elle appareillait. Eh bien, malgré tout, Armand, depuis lors j'ai vécu moins sombre et moins désespérée. Vous saviez que j'existais, que l'*Argus* n'avait point fait naufrage. Si la vengeance devait être impossible, j'étais sûre, du moins, qu'elle serait tentée. Et puis, Dieu, de qui j'avais douté, ainsi que je vous l'ai dit, — car j'ai voulu vous raconter les différents états par lesquels a passé mon âme, — Dieu, à la fin, s'est montré miséricordieux. Smith, cet Anglais qui était chargé de me garder, de surveiller mes moindres mouvements et mes moindres paroles, a eu honte de ce métier d'espion. C'est surtout depuis qu'il vous a vu à Valparaiso qu'il a compris toute l'étendue de son crime. Peut-être aussi a-t-il peur d'une expiation prochaine. — Le bourreau, le complice et la victime ont le pressentiment que cet horrible drame va avoir un dénouement, quel qu'il soit. — Depuis quelque temps, ce Smith me regardait d'un œil moins farouche, me parlait d'une voix moins dure. Un jour, il m'a demandé si je pourrais lui pardonner tout le mal qu'il m'avait fait.

« — Pourquoi me faites-vous cette question ? lui ai-je répondu.

« — C'est que j'essayerais de le réparer. Je suis un mauvais homme, a-t-il ajouté avec une espèce de feu, mais je ne comprends pas qu'on fasse autant souffrir une femme... »

« Armand, je me suis fiée à son repentir ou à ses craintes. C'est lui qui me procure quelques heures de solitude et de liberté. C'est grâce à lui que j'échappe parfois à un hideux esclavage, quand il peut persuader à son maître que je suis malade. C'est lui qui m'a donné les moyens de vous écrire, et qui a gardé jusqu'ici cette lettre interrompue vingt fois. La voici finie, il va vous l'envoyer. Quand vous l'aurez reçue, vous aurez entre les mains la preuve d'un crime qui n'a point d'égal. Montrez-la hardiment, je n'ai plus de réserve à garder, je ne songe qu'à être vengée. Vous pouvez, avec cette dénonciation signée d'une des victimes, exiger l'assistance de tout honnête homme. N'hésitez pas, Armand, et rappelez-vous que vous n'avez personne à sauver, mais un coupable à punir.

« Quel bonheur que cette lettre ne soit point encore partie ! Je puis vous apprendre ce que nous allons devenir. Hier, il a été d'une joie folle. Il va exécuter ce projet qui doit le garantir de toute poursuite dans l'avenir. Il a répété à plusieurs reprises que cette circonstance, qu'il attendait si impatiemment, était enfin arrivée. La guerre est déclarée entre l'Équateur et la Bolivie. Il va mettre des canons sur son bâtiment, et l'offrir à l'Équateur, auquel il compte rendre de grands services. En récompense de ses services, il demandera une concession de terrain dans l'intérieur. Là, il n'a plus rien à craindre, et il aura toujours la ressource de la fuite. Si vous arrivez avant la fin de la guerre, il pourra lutter avec vous à forces égales, et jouer cartes sur table, comme il le dit. Eh bien, soit ; c'est ce combat que j'appelle ; c'est ce combat qui peut seul me sauver. Accourez donc, et ne montrez plus ma lettre. Si quelque autre que vous, avec les lenteurs de la justice ordinaire, se chargeait de punir, cet homme aurait vingt fois le temps d'échapper. Prenez,

s'il le faut, parti pour la Bolivie ; mais, je vous en adjure, ne vous laissez arrêter par aucune considération. Comptez ma vie pour moins que rien. Ne songez qu'à votre père assassiné, à votre fiancée à jamais perdue pour vous. Vengez nous, vengez-moi, vengez-vous vous-même : car, après tout, Armand, mon frère, mon ami, toi qui m'étais fiancé, tu dois haïr cet homme autant que je le hais moi-même... Cette lettre part, Armand. A bientôt ! Je compte sur Dieu et sur vous. »

IV

Pendant la lecture de cette longue lettre, toutes les passions se partagèrent le cœur d'Armand. Mais, quand il l'eut achevée, il devint, par une réaction singulière, calme et presque froid. Il éprouva le soulagement des anxiétés horribles : la certitude. Il touchait enfin au terme de sa lamentable odyssée, et savait que, dans un nombre de jours qu'il pouvait compter, il lutterait corps à corps avec son ennemi, insaisissable jusque-là. A cette pensée, il ne ressentit plus que le désir d'une implacable vengeance, et il le savoura longuement. En même temps, et malgré lui, il songeait à Lucy. Il la voyait tour à tour radieuse, comme aux premiers jours de leur affection, lorsque, appuyée à son bras, elle courait en riant sous les grands arbres ; puis, pâle et flétrie, cachée sous de longs vêtements et ne sortant plus d'une impassibilité morne. Cette double image flottait d'ailleurs dans ses souvenirs, confuse et sans contours arrêtés. Il y avait si longtemps qu'il n'avait vu la jeune fille ! Bien qu'il se répétait qu'elle était perdue pour lui et qu'il ne devait s'occuper que de la venger, il avait alors des mouvements convulsifs d'amour et de haine. Armand s'arracha violemment à cette rêverie douloureuse, qui retardait pour lui le moment d'agir, et il prit sur le champ ses dispositions pour aller en Bolivie.

La nouvelle de cette dernière campagne fut accueillie avec joie à bord de la goélette. L'équipage, en effet, avait fini par s'associer aux espérances, aux déceptions, aux chagrins de son chef. Quand le bâtiment fut sous voile, le capitaine Ledru serra la main d'Armand avec une vive émotion, comme on sert la main d'un ami au moment d'un duel à mort.

La guerre que l'Équateur venait de déclarer à la Bolivie était un de ces conflits qui éclatent souvent entre les républiques de l'Amérique du Sud. Les présidents des deux pays mènent à la frontière leurs armées, composées de quelques milliers de soldats, et là il se tue un petit nombre d'hommes de part et d'autre. C'est de chaque côté une occasion de pillage et surtout un prétexte pour lever des impôts. Sur mer, la lutte est moins sérieuse encore, car la marine des deux parties belligérantes se compose au plus de quelques bâtiments légers. Ces guerres ne mériteraient pas d'être signalées si elles ne donnaient lieu parfois à des actes de férocité inouïe, qui trahissent chez leurs auteurs de sauvages passions, effet peut-être du mélange du sang indien avec le sang espagnol.

Don Ramon rendait donc un grand service au gouvernement de l'Équateur, en lui offrant son brick tout armé. En échange du secours qu'il apportait, on promit de lui donner, à la fin des hostilités, un vaste terrain dans l'intérieur du pays. C'était là tout ce qu'il désirait, car depuis les événements de Valparaiso il ne croyait plus pouvoir échapper sur mer à la poursuite d'Armand. L'aventurier entrevoyait, comme un dénouement à son crime, l'impunité et la richesse. Maître absolu dans ses vastes domaines, il pourrait y torturer à son aise la noble fille qu'il avait enlevée. Puis il s'imaginait que miss Stanby, après avoir perdu tout espoir d'être délivrée, finirait par se soumettre à son sort. Il l'aimait à la façon de ces animaux cruels qui déchirent lentement leur proie avant de la tuer, et il ne pouvait se séparer d'elle, trouvant dans les souffrances même qu'il lui infligeait, une source d'après voluptés toujours renaissantes. Aussi, il s'irritait de la durée d'une guerre ridicule, et tâchait, autant qu'il était en son pouvoir, de la terminer. Il avait pris deux goélettes à la Bolivie, et ruinait son commerce en croisant sur la côte.

(A suivre)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achetés à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.